

**les inRockuptibles**

## Emma de Pablo Larraín

Une jeune danseuse de reggaeton fait feu de tout bois pour consoler un drame intime. Sur une bande-son de Nicolas Jaar, Pablo Larraín capte l'énergie de Valparaíso et le trajet d'une émancipation furieuse.



Mariana Di Girolamo et Gael García Bernal

**DANS LA NUIT D'UN VALPARAÍSO DÉSEST, UN FEU DE CIRCULATION EST DOUCEMENT CONSOMÉ** par un brasier. A ses pieds, une jeune femme observe son agonie, un lance-flammes à la main. Ces deux plans sublimes qui ouvrent *Emma* donnent au film, présenté à la Mostra l'an dernier, son programme, puisqu'il se situe bien à un carrefour dans la filmographie du Chilien Pablo Larraín. L'ancrage national de son cinéma, qui va de *Tony Manero* (2008) à *Neruda* (2016), y croise le portrait d'une femme en lutte qu'est son avant-dernier film, *Jackie* (2017). Loin de produire un croisement ordonné de ces deux pans de la carrière de Pablo Larraín, cet entrelacs est une collision fracassante et enflammée. Il en résulte un film chaotique, désarmant et déstructuré, mais doté d'un magnétisme prodigieux.

Emma est une jeune danseuse hantée par l'échec de sa tentative d'adoption. Le film se déploie dans l'après d'un drame dont

on recompose petit à petit le déroulement. Face à leur difficulté à concevoir un enfant, Ema et Gastón (Gael García Bernal, excellent en chorégraphe tourmenté) ont décidé d'adopter un petit garçon, Polo. Lorsque l'enfant met le feu à leur maison, causant au passage d'irréparables lésions au visage de la sœur d'Ema, ils décident de le rendre aux services sociaux de la ville. Cet échec maternel va plonger Ema dans une quête d'agencement du monde selon ses désirs. Et ils sont impétueux, dissolus, punk et queer. Ils vont faire voler en éclats tout ce à quoi elle se frotte : son couple, le patriarcat, la famille, les institutions sociales et l'école dans laquelle elle enseigne.

A la pyromanie du fils répond celle, tant symbolique qu'en définitive concrète, d'une mère prête à tout pour affirmer sa liberté. Ema est une Shiva moderne, une déesse destructrice et vénéneuse. Elle ne fait qu'un avec le film. S'il-elles exercent un pouvoir de séduction immense, il n'est

pas immédiat. *Emma* n'est pas aimable, dans le sens où il, le film, et elle, son héroïne, ne cherchent pas à faire plaisir. A la structure narrative éclatée et à la modernité stylistique un peu tape-à-l'œil du premier répondent l'excentricité et le dérèglement sentimental de la seconde.

**Emma est d'abord un fascinant brouillon de film**, la cartographie mentale de l'errance d'une jeune femme vivant sur courant alternatif. Pour combler le grand vide laissé par son fils, elle vit avec fureur, comme si l'intensité, la combustion extrême de l'existence, pouvait combler son absence. De film-brouillon, *Emma* passe à film-transes. Il raconte aussi la vie de la communauté des danseur-ses de reggaeton de Valparaíso. Cette danse urbaine originaire d'Amérique du Sud, tout en saccades lascives, est un mélange de hip-hop, de salsa et de reggae. Jugé vulgaire par Gastón, le reggaeton est défendu par Ema et sa bande, qui le dansent comme elles

**Emma est une Shiva moderne, une déesse destructrice et vénéneuse qui ne fait qu'un avec le film**

baissent, avec une brûlante ardeur. Cette danse insuffle au film une fougue érotique puissante. Elle raconte aussi la ville, ses immeubles aux couleurs chatoyantes, ses quartiers populaires et sa jeunesse branchée.

Cette façon de mêler fête, sexe et chorégraphie rappelle le *Climax* de Gaspar Noé (2018), la misanthropie poisseuse en moins et la bande-son tribale et aérienne composée par Nicolas Jaar en plus. La virtuosité de Pablo Larraín est de parvenir à faire tenir ensemble le drame familial avec des séquences qui relèvent quasiment du clip vidéo, pour finalement raconter l'émancipation d'une jeune

femme. L'ensorcellement que produit le film, qui se décaète dans sa dernière demi-heure, réside en grande partie dans la fascination exercée par l'actrice qui interprète Ema, Mariana Di Girolamo, révélation du film. Cheveux peroxydés et plaqués en arrière, elle incarne le désir d'affranchissement de son personnage avec une véhémence folle.

Sa victoire fait écho à la résignation de l'héroïne du précédent film du Chilien, *Jackie*. *Emma* en est l'image inversée. Là où *Jackie*, le film comme son personnage, n'était que rigueur, normes et retenue, que douleur rentrée, *Emma* n'est que flamboyance, insolence et extravagance. Sa douleur, Ema la diffuse vers le monde. Au portrait d'une femme de glace fait suite le portrait d'une fille en feu.

**Bruno Deruisseau**

Emma de Pablo Larraín avec Gael García Bernal, Mariana Di Girolamo, Santiago Cabrera (Chil, 2019, 1h42)

## EMA

Portrait de femme dans tous ses états, le nouveau Pablo Larraín ne laisse cependant pas indifférent et révèle la puissance de Mariana Di Girolamo.

Pablo Larraín a l'habitude de regarder dans le rétroviseur son Chili natal (*Tony Manero*, *No*, *Neruda*...) ainsi que les États-Unis (*Jackie*). Avec à chaque fois une maîtrise formelle qui nourrit la puissance de son récit. Ce dialogue parfait entre fond et forme se fissure quelque peu avec cet *Emma* qui ramène le cinéaste dans son époque. Ema est une jeune danseuse mariée à un chorégraphe de renom et fracassée par une adoption qui a tourné court : incapables de s'en occuper, ils ont été obligés de rendre leur petit garçon au bout d'un an. Ema ou la femme dans tous ses états : mère, amante, douce, fiévreuse, dépressive, surexcitée... Ema, que la bonne morale patriarcale pointe du doigt pour ne pas avoir su être assez maternelle, quand jamais la question de la paternité du conjoint ne se pose. Mais Larraín, lui, ne juge pas plus Ema qu'il cherche à la rendre aimable. Il lui redonne sa liberté et la laisse écrire sa nouvelle existence polyamoureuse dans un mélange parfait d'énergie punk et de candeur enfantine. On ne sait pas trop où le film va. Il nous perd souvent en route mais c'est ce qui fait tout son charme. Seul bémol : quand cette idée séduisante d'une destinée sans autre but que de jouir de chaque instant

se réinscrit dans une logique plus programmatique, Larraín remet son héroïne dans les clous. Le message joyeusement féministe se dilue un peu, au contraire de son interprète, Mariana Di Girolamo, magistrale de bout en bout. Pour son premier rôle en tête d'affiche, sa seule présence justifie la découverte de cet accrocheur *Emma*. ♦ TC

# PREMIERE



# Emma

## Portrait d'une impératrice de la provocation

Pablo Larrain filme la relation tumultueuse d'une danseuse et de son compagnon chorégraphe

EMA



Qu'un film ne tienne qu'à sa mise en scène – quelle que puisse être la nature de son intrigue –, on ne s'en rend jamais mieux compte qu'au contact des très grands cinéastes. Le Chilien Pablo Larrain – 44 ans, huit longs-métrages à son actif depuis 2006 – est de ce nombre. Il s'essaye aujourd'hui, avec *Emma*, à une sorte d'état des lieux de la sensibilité moderne.

Film intimiste donc, délibérément modeste, sans grande dette ni grand sujet. Enorme tâche en réalité, parce qu'il s'agit de prendre la mesure d'un phénomène diffus et pour l'essentiel intériorisé, touchant à l'ineffable, aux glissements sentimentaux et générationnels encore mal répertoriés et cartographiés.

### Narration éclatée et poétique

En voici la fable, remise ici sur pied pour des besoins de clarté à partir d'une narration infiniment plus éclatée, suggestible, poétique. *Emma* est une jeune danseuse d'une troupe de danse contemporaine dirigée par son compagnon, Gaston, un chorégraphe colombien qui lui rend au minimum dix ans. Ils ont naguère adopté un enfant, mais celui-ci leur a été enlevé pour des raisons qu'on devine plus qu'on ne les constate, liées à l'incapacité de ce couple d'artistes, et plus particulièrement, semblerait-il, de sa mère, à assumer leur vocation parentale. Le petit, éprouvant la désaffection, aurait joué avec des allumettes et calciné le visage de sa tante, la sœur d'*Emma*. Le reste s'ensuit. Le couple se désagrège. Gaston en veut à mort à *Emma*, que l'opprobre social – l'assistante sociale, le corps enseignant, sa propre mère – n'épargne pas non plus.

Seulement voilà, *Emma*, si elle est de tous les plans de ce film, si elle y rayonne en une sombre majesté, n'est pas tout à fait de ce monde. Et filmée comme telle. Cheveux blond platine, visage d'aigle androgyne à la Bowie, grâce altière, placide et fiévreuse, plus disponible à des désirs qu'à ses devoirs, à son désir qu'au souci d'autrui. *Emma* est une impératrice de la provocation, une artiste de l'improvisation, une femme qui l'ouvoie fa-

rouchement pour ne mieux suivre que son seul instinct.

Assumant sa responsabilité sans songer à s'en excuser, elle décide au contraire de renchérir et de tout reconquérir désormais de sa vie. La liberté, l'amour, le sexe, l'enfant, et pourquoi pas Gaston, qu'elle ne peut pas ne plus aimer, même si elle ne l'aime plus de la même façon. Le film est l'histoire de cette reconquête, passerait-elle par la destruction, l'indifférence, la trahison, le décalnement et la consommation pulsionnels, le pur chaos sentimental, le rêve incontrôlé d'un impossible phalanstère.

Le feu, aussi bien, est la matière qui irradie le film. Le feu féministe du groupe des danseuses, verbe haut et pose rageuse, qui défient Gaston avec toute la morgue de la jeunesse. Le feu onirique du lance-flammes avec lequel *Emma* et ses amies, Walkyries stylées du temps présent, incendient nuitamment

les carcasses du vieux monde. Le feu du reggaeton (cette version caribéenne du rap qui a enflammé la planète dans les années 2000) qui devient un objet de discorde entre le chorégraphe et les danseuses de sa troupe, plus encore entre lui et *Emma*, qui s'étaient justement conquis et aimés par la danse. Gaston, autre génération, autre conception de la création, en rejette viscéralement le machisme, le primitivisme, l'absence de pensée artistique et politique. Les filles, qui le dansent divinement, s'en défendent au nom du droit à la jouissance et au détournement, au pur désir, au pur plaisir de l'exultation et de la transe.

### Partition épidermique

De la partition épidermique et antagonique que joue le film – scènes violemment dansées, fulgurances oniriques, synopes sonores, douces rasades de pastels nocturnes, musiques électroniques frémissantes – émerge une opposition existentielle de fond, à la fois générationnelle et genrée, entre Gaston et *Emma*. Ici, un projet de vie inscrit dans la durée et doté de sens, visant à la pérennité et à la viabilité dans les quatre coudees de notre monde. Là, une saisie charnelle, infiniment cruelle pour son entourage, de l'instant, un refus des modèles, une compréhension de la

vie comme passion émancipatrice attachée au cycle cosmique de la mort et de la renaissance, dont l'aveuglement devient la lumière.

Il y aurait lieu, à cet égard, de soupçonner Gaston, de par son âge, son sexe et son statut d'artiste, d'être un possible double de Pablo Larrain, si son film le laissait seulement paraître en lui accordant le bénéfice de la raison. Il n'en est rien. Et quand même ce serait

vrai, le film – c'est sa grandeur – confère à *Emma* la vertu magnifique de son allant et de son aspiration sauvage à conserver sa jeunesse.

*Emma* reste ainsi ouvert, généreux, complexe, inspiré et inspirant. Risqué aussi bien, dans la mesure où il inscrit dans sa forme même l'insoutenable légèreté du monde selon *Emma*. Au point qu'on pourrait à certains moments le soupçonner d'être une chronique

un peu modeuse des métrosexuels chiliens. Il est évidemment beaucoup plus que cela, ne serait-ce que parce qu'il oblige le spectateur à se battre contre lui-même pour le comprendre. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film chilien de Pablo Larrain. Avec Mariana Di Girolamo, Gael García Bernal, Paola Giannini, Santiago Cabrera (1h 42).



L'incandescente Emma (Mariana Di Girolamo) ne suit que son instinct. PABLO LARRAIN

## Le Monde

## «Emma» : un drame qui en met plein la vue, la tête et le cœur

Le nouveau film du réalisateur de «Jackie», Pablo Larrain, suit une jeune danseuse perturbée par une adoption ratée. Brûlant.